

« Planant sur le miroir stagnant de l'oubli »¹

Jacques Keriguy

Les communications qui composent cette publication serviront à une meilleure connaissance d'une œuvre qualifiée de « plurielle », complexe, donc, sinueuse et contrastée, désarmante, parfois. Une tentation fort différente, pourtant, m'est venue : esquisser un portrait de l'homme. Certes, je le sais pour l'avoir souvent entendu dans les conversations engagées avec Jean-Max : un écrivain n'existe que par son œuvre ; il doit avoir la pudeur, le chic, en quelque sorte, de taire sa vie, aussi significative soit-elle. Ses lecteurs, ses exégètes n'ont rien à faire avec les événements qui la composent. Tout cela, je l'admets volontiers, mais :

« Le poète pris dans les roseaux du songe ne connaît pas sa perte. Il écoute le vent qui traverse ses cordes. Le chant monte du fleuve avec la brume. Mais c'est d'un autre chœur qu'il reçoit la louange. Ombres tassées dans l'ombre de son encre. Étranger, dépose ton sac de paroles. Ton heure vient. Le silence sera ta couche. »

Briser le silence sur lequel repose le poète, c'est bien sûr se remémorer le rare privilège d'avoir découvert un auteur ; mais c'est également la joie d'avoir forgé une amitié ; c'est faire renaître le privilège rare de la redécouvrir en « empoignant à pleine mains ces fortunes de verbe » qu'il a semées et dont ceux qui l'ont connu et aimé demeurent dépositaires ; c'est, en un mot, nourrir les souvenirs et en façonner de nouveaux.

Jean-Max écrivait par vocation : écrire lui était aussi nécessaire que l'air qu'il respirait. Une obligation tout aussi naturelle, tout aussi impérative, le conduisait à parler. Alors la poésie tourbillonnait ; elle jaillissait du livre, se transportait dans sa voix sonore et se déployait dans le groupe.

Sous mes yeux, un mince recueil resté confidentiel, *Où s'invente le jour*. Treize courts poèmes en prose le composent. Il a été publié en l'année 2000. Jean-Max a soixante-cinq ans ;

¹ Toutes les citations de Jean-Max Tixier figurant dans cet article sont extraites du recueil intitulé *Où s'invente le jour, notes au seuil du poème*, gravure sur bois de Liliane Safir, éd. Clapas, Aguessac, 2000.

sa vitalité explose. Son emploi du temps est immuable. Le matin : café au bord de mer, à quelques kilomètres du domicile hyérois ; pour suivre, quelques pas sur le littoral ; mais l'activité physique, prescrite par le médecin, ronge le temps consacré à l'écriture : insupportable !

« Ma foi prend à la phrase. Craque. Se convulse. Je n'ai pas d'autre dieu que le poème. De ma salive je le tisse. Et de mon sang. Le néant sans visage ne m'effraie pas. Dans la chute éternelle on ne sent pas la chute. La dureté se forme à l'instant où je suis. Pierre de vent. Tel est le roc où je m'appuie. »

Puis il gagne son bureau. Enfin. Quand il est choisi, un cadre de travail révèle une intention. La pièce est muette, opposée à la rue ; elle est aveugle : elle tourne le dos aux baies vitrées qui, dans le salon voisin, s'ouvrent splendidement sur la rade et les îles. Écrire est un plaisir qui ne souffre nulle concurrence ; l'acte engage autant les sens que l'esprit.

La table est encombrée de livres : les genres se mêlent, s'emmêlent, romans, essais, beaux-arts et, bien sûr, poésie. Jean-Max est curieux de peinture, d'histoire, de littérature, de science. Sa soif de connaissance ne connaît pas de limite. Le poète se nourrit de mots. Les inextricables enchevêtrements de l'actualité font aussi naître chez lui une réflexion accompagnée d'un besoin d'action trop souvent inassouvi. Le citoyen trépigne. Accessoire obligé, un ordinateur occupe un coin de la table de travail : jamais pourtant il ne se substitue au stylo et n'entrave le déroulement de ces lignes serrées et régulières dont Jean-Max se montre si fier.

Le soir venu, l'atmosphère change. C'est le moment des conversations tonitruantes, rehaussées de rires ardents. Spectacle grisant : sous les yeux de ses amis, Jean-Max brandit une jeunesse à peine teintée d'un ennui qui, fugitivement, pointe. La vie, tous les fragments de vie que porte l'instant présent, il les saisit, comme à l'affût d'une merveille sans cesse recommencée : un moyen de repousser la mort, d'obscurcir son image, de vaincre l'angoisse ? Pour lui, qui exclut le passé, mais détient les enseignements de toute notre tradition littéraire depuis ses origines les plus lointaines, seul existe l'aujourd'hui.

Il est beau, cet instant où il dépose sur la table les « oiseaux sans tête » - dénomination obstinément erronée d'un plat provençal appelé « alouettes sans tête » - dont il aime régaler ses amis. Il les sert fièrement, et, serein, attend les éloges qui se déversent, onctueux comme la sauce qu'il a confectionnée. Alors, rasséréné, d'une voix retentissante, il désagrège avec autorité les conversations particulières vouées le plus souvent aux contingences quotidiennes et concentre la discussion sur l'essentiel, la poésie évidemment. Qui résisterait à pareille ferveur ? La poésie et l'amitié se déposent sur la table. Jean-Max est heureux.

Ses fortes convictions, il les exprime avec une passion vibrante, jamais agressive, mais irréfutable. Il fuit le lyrisme : transmettre au lecteur son expérience personnelle, ou, pire, sa vie affective en la sublimant n'est pas son affaire. « Soyez à l'écoute de votre poème plutôt qu'à l'écoute de vous-même » : il ne déroge pas à l'enseignement de Jean Tortel.

Mais, pour qui sait l'entendre, cramponnée au grondement des voix, une frêle mélodie s'insinue dans l'âme des convives : le conteur se raconte soudain, se délivre plutôt, sobrement, comme malgré lui. Sous l'effet d'une irrésistible pulsion, le poète « libère l'ombre enclose dans le mot ». Il leur confie ses songes, ses pensées, ses images... Habitué des salons littéraires, sollicité par les bâtisseurs de conférences, volontiers séduit par la lueur des projecteurs, Jean-Max apprécie la compagnie régulière d'amis avec lesquels il lui est agréable de partager la joie simple d'être au monde. Il a besoin, un besoin essentiel, que son œuvre soit reconnue, c'est vrai, et apprécie chez ses compagnons de route, avec une pudeur et une réserve extrêmes, les témoignages de sympathie et d'affection que lui-même leur offre sans compter. Qui, de lui, ne retient que cet aspect, manque pourtant l'essentiel : le parcours que seuls les solitaires franchissent, qui osent déchiffrer pas à pas le mystère solennel de la vie toute-puissante. Ils le savent impénétrable, certes, mais rien, nul obstacle ne brise leur élan.

« [...] Ô vibration sans écho de l'énigme ! La faut-il réserver à qui fut l'arpenteur, le maître des jalons ? Seule réalité, la forme que tu traces. Toute source est perdue. Toute langue effacée. Mais le soleil qui lève aux portes du mystère ne crève plus tes yeux. »

Ils voyagent, non dans l'espace (« Pourquoi donc le ferais-je ? Cela m'ennuie tellement », disait Jean-Max, toujours réticent à l'idée de quitter sa Provence), mais dans le verbe, c'est-à-dire dans la vie, la totalité de vivre, dite par des mots. Le poète, toujours, est annonciateur.

« Parcours le cercle. Point par point. Chaque pas déjouant le calcul efface le passage. Si les images tournent en ta faveur, tu le sauras. Plus tard. Sans chercher d'où vient cette science. À l'équilibre de l'angoisse. Entre deux vertiges. Quand la forme s'abîme dans la ténèbre d'une enfance. Le cercle encore à parcourir. L'espace à découper sans cesser d'être espace. Ne te retourne pas. Devant toi, il n'est pas de refuge. Et tes pas ne sont plus. »

Ainsi était Jean-Max Tixier, bienveillant pour les autres, mais portant un regard impitoyable sur ses propres œuvres. Il repose « là où le jour prend couleur de mémoire ». Le moment est venu de mesurer l'immense territoire parcouru par l'écrivain. C'est le rôle du présent ouvrage. On y verra se dérouler les œuvres comme les éléments d'un segment mathématique – la comparaison ne heurterait pas un poète qui a toujours été préoccupé par

l'évolution des sciences et fait sienne la parole de Jean Malrieu : « La poésie comme la science exige un langage de rigueur ».

« Restera-t-il de mon passage d'autres plaisirs que celui des sens si vite évanoui ? D'autres ferveurs que cette angoisse tressée à mes fibres ? Cette faveur lustrale qui ruisselle soudain sur la vie ? De ce qu'il laisse au cœur l'aloès en témoigne. Quant à l'esprit, il n'est que de le retenir à l'arrière des lèvres. Pour complaire. Et mourir. »

Un hommage semble toujours insuffisant. Son unique justification, pour qui l'écrit, est de raviver la douceur de la mémoire ; son seul mérite est de déjouer le temps et de dévoiler l'envers de la vie.